

fermée de la clinique, il devint le patient de l'éminent directeur de celle-ci, Ludwig Binswanger (*fig. 4*). Après avoir été l'étudiant d'Eugen Bleuler et, pour un temps, le collègue de C. G. Jung à Zurich, Binswanger (qui devait fonder plus tard l'école de psychologie existentielle), avait été le premier, en 1906, à introduire la psychanalyse freudienne dans un cadre clinique. Freud lui-même s'intéressa à la maladie de Warburg : dans une lettre de 1921 à Binswanger, il s'inquiète du pronostic posé sur un patient qu'il connaît, dit-il, non seulement à cause de son éminente famille, mais aussi par « son œuvre pénétrante », et demande s'il pourra retravailler un jour. Binswanger répond que, à ses yeux, une reprise de ses activités de chercheur est impossible¹. À l'époque de sa retraite forcée du monde, Warburg n'avait pas encore acquis le statut légendaire d'inventeur d'une méthode exégétique qui domine de nos jours l'histoire de l'art (méthode célèbre aujourd'hui sous le nom d'« iconologie »), pas plus qu'il n'était connu comme le fondateur de la grande bibliothèque de recherche, actuellement installée à Londres, qui porte toujours son nom. Mais son travail d'archive sur la peinture, le mécénat et les fêtes de la cour de Florence aux XV^e et XVI^e siècles, en même temps que son œuvre pionnière traitant de l'influence de l'Antiquité païenne sur les cultures chrétiennes des temps modernes en Europe, lui valaient déjà une réputation considérable.

Dans la clinique de Binswanger (*fig. 5, 6*), l'intelligence, la richesse et le prestige de Warburg n'avaient rien d'exceptionnel. Merveilleusement située au bord du lac de Constance, relativement humaine dans ses thérapies et parfaitement discrète, Bellevue était un refuge de choix pour l'élite européenne névrosée : un lieu où, selon le romancier viennois Joseph Roth, « des fous, enfants gâtés de familles riches, recevaient des soins onéreux et attentifs² ». À cette époque, les pensionnaires de Bellevue comptaient dans leurs rangs le danseur Nijinsky, l'artiste expressionniste Ernst Ludwig Kirchner (*fig. 7*), le chimiste et industriel Adolf Werner, le poète Leonard Frank et la féministe Bertha Pappenheim (première patiente de Freud, restée célèbre sous le nom

1. Voir ci-contre. S. FREUD et L. BINSWANGER, *Correspondance*, 1908-1938, Paris, Calmann-Lévy, 1995, pp. 231-232.

2. Joseph ROTH, *Radetzkmarsch*, Berlin, Kiepenheuer, 1932 [*La Marche de Radetzky*, Paris, Seuil, 1982, p. 229] ; in KÖNIGSEDER, art. cité, p. 82.

d'« Anna O. »). C'est ainsi que Warburg a sans doute prononcé sa conférence de 1923 devant un public qui, à sa manière étrange, était singulièrement apte à la recevoir.

Une fois sorti de la clinique – qu'il put quitter grâce à cet exposé –, Warburg parlera de Bellevue comme de son « enfer » ; il se voyait lui-même comme un revenant, un spectre surgi d'entre les morts¹. Durant son internement, il était persuadé que sa famille entière était tenue au secret dans la clinique en attendant d'être massacrée, que les cris qu'on entendait dans le hall étaient poussés par son épouse sous la torture, que la viande servie au dîner était la chair de ses enfants, et que le Dr Binswanger était le boucher auquel il n'avait pas réussi à échapper. Une fois encore, les délires de Warburg mêlaient faits réels et pressentiments. Pendant cette période, Aby avait été rejoint par son fils Max Adolph, dont la dépression nerveuse, causée par celle de son père, était traitée par la réclusion forcée et les bains tièdes ; et pendant ces thérapies « calmantes », Max Adolph pouvait entendre les cris de bête de son père résonner à travers la clinique². La vision d'horreur qui lui arrachait ces cris – le terrible fantôme d'Aby voyant les siens arrêtés, déportés, emprisonnés, torturés et exterminés – ressemble moins, avec le recul, à un accès de folie qu'à une prémonition.

[Maladie du sujet, maladie de la culture]

La thérapie d'Aby conjugait alitement, opium et analyse. Mais l'élément essentiel de la cure restait le travail : le dur travail qui s'accomplit dans la conférence de 1923 et qui consistait à muer l'angoisse en pensée. Avec l'aide de son assistant Fritz Saxl, Warburg avait arraché à ses médecins la promesse de le laisser sortir s'il réussissait à rédiger et à prononcer une conférence érudite sur un sujet de son choix. Plutôt que de choisir un thème impersonnel qu'il pourrait aisément traiter avec détachement, il opta pour un sujet étrangement proche de ses obsessions, chargé de pathos, et décida de parler du serpent, source d'angoisse

1. E. GOMBRICH, *op. cit.*, p. 228. Sur Warburg après son retour à la vie active, voir Claudia NABER, « Heuernte bei Gewitter » : Aby Warburg 1924-1929 », in *Warburg*, éd. Galitz et Reimers, *op. cit.*, pp. 104-129.

2. R. CHERNOW, *op. cit.*, p. 206.



7. Ernst Ludwig Kirchner (1880-1938), *Portrait de Ludwig Binswanger avec ses enfants*, gravure sur bois, 1917-1918. L'ancien chef de file du mouvement expressionniste Die Brücke était soigné depuis 1917 à Kreuzlingen pour une grave dépression survenue pendant sa mobilisation. Il multiplia les portraits de Binswanger et de ses proches.

primitive, dont la menace est innée dans le psychisme et dont lui-même avait observé le culte lors du voyage en Amérique qui l'avait aidé à fonder et à construire sa pensée.

Sur le plan pratique, le choix était habile, et pas seulement parce qu'un récit de voyage de ce genre offrait un dérivatif au public des pensionnaires. Dans un compte rendu adressé à Freud, Binswanger se désespère de ce que Warburg, malgré sa logique et sa mémoire intactes, soit en proie aux angoisses et ait perdu la capacité de se « fixer sur des sujets scientifiques ». En choisissant de traiter de la terreur, en questionnant sa propre perturbation, Warburg parvenait à l'état d'attention sans faille que requiert le travail de recherche.

Mais le choix de Warburg excédait la simple réalisation d'une manie productive. Selon lui, les Pueblos transformaient eux aussi les objets terrifiants en instruments de maîtrise, montrant, par un rituel empathique, comment l'angoisse pouvait effectivement se métamorphoser

en pensée. Pendant la danse de la pluie, les Hopis tenaient le serpent venimeux – le serpent à sonnettes – dans leur bouche (*fig. 8, 70*). Dans leur perspective mythopoétique, le serpent *est* l'éclair qui produit les orages : dompter le serpent, c'est maîtriser la pluie. Le serpent était un symbole efficace et, comme tel, il accomplit le travail de la culture, travail qui – aux yeux de Warburg – consiste essentiellement à rapporter des angoisses dénuées de forme à des causes spécifiques, qu'elles soient magiques, divines ou naturelles. À la fois poison et remède, maladie et thérapie, le serpent montre comment l'angoisse fait naître des symboles qui, à leur tour, engendrent la pensée, et comment la pensée rend possible l'état de clarté, de sérénité et de détachement que les Grecs louaient sous le nom de *sophrosyne*, et que les médecins de Kreuzlingen saluaient comme l'expression de la santé mentale.

La conférence de Warburg garde encore aujourd'hui son pouvoir de fascination en raison de la proximité qu'elle révèle entre l'auteur et son sujet. Warburg pouvait expliquer le caractère irrationnel des « images » parce que lui-même avait fait l'expérience de la perte de la raison. À l'inverse, ces images irrationnelles, une fois expliquées, pouvaient servir à Warburg d'outils thérapeutiques puisqu'elles fondaient des mécanismes culturels de maîtrise de soi. Warburg opère ce renversement, qui est tout sauf explicite, en demandant, avec les termes mêmes de son propre diagnostic, si les Pueblos sont réellement « schizoïdes » et ce que cela signifie de vivre dans un « état mixte » entre délire et raison. Pour le public particulier de la clinique, la similitude entre la danse et la conférence de Warburg *sur* la danse devait sûrement paraître d'autant plus troublante – comme une forme de magie sympathique en action.

De même que les Hopis mordaient les serpents sans être mordus, Warburg exprimait sa terreur sans manifester d'effroi. Les chercheurs apprécieront la difficulté. Ils savent à quel point la bouche devient incontrôlable quand il faudrait être à la fois original et sensé. La toux et les bégaiements qui gâchent l'introduction bien travaillée d'un exposé ; l'effondrement qu'on éprouve lorsqu'on perd le fil et que le flux des paroles se change en jérémiades apologétiques ; la gymnastique frénétique des lèvres, de la langue et des mâchoires qui accompagne la profération de citations étrangères dans la langue originale ; les gros mots qui vous échappent à l'apparition de la mauvaise diapositive ; la digression interminable qui commence comme un excursus improvisé